

Paule, Neuveglise, *France-Soir*, 29 août 1967, p. 4.

Révélation sur les *Antimémoires* - 600 pages de souvenirs de Malraux.

Le 1^{er} tome d'une série de quatre sortira en librairie dans quelques semaines.

Le ministre écrivain n'avait publié aucun livre depuis 1957.

Voici bien l'œuvre la plus attendue qu'un auteur ait jamais publiée; six cent trente-trois pages de souvenirs : les *Antimémoires* d'André Malraux, qui vont marquer la rentrée littéraire.

Pourquoi *Antimémoires* ?

«Ce qu'on trouvera ici, écrit-il, c'est ce qui a survécu. Parfois, je l'ai dit, à condition d'aller le chercher. Les dieux ne se reposent pas de la tragédie que par le comique : le lien entre *L'Iliade* et *L'Odyssée*, entre *Macbeth* et *Le Songe d'une nuit d'été*, est celui du tragique et d'un domaine féerique et légendaire. Notre esprit invente ses chats bottés et ses cochers qui se changent en citrouilles à l'aurore, parce que ni le religieux ni l'athée ne se satisfont complètement de l'apparence. J'appelle ce livre *Antimémoires*, parce qu'il répond à une question que les Mémoires ne posent pas et ne répond pas à celles qu'ils posent; et aussi parce qu'on y trouve, souvent liée au tragique, une présence irréfutable et glissante, comme celle du chat qui passe dans l'ombre, celle du farfalu dont j'ai sans le savoir ressuscité le nom.»

Depuis dix ans, depuis 1957, l'année où parut *La Métamorphose des Dieux*, l'écrivain s'était effacé, semblait-il, derrière l'homme politique appelé par de Gaulle en 1958 (il avait déjà appartenu à son cabinet de 1945–1946), devenu ministre d'Etat chargé des Affaires culturelles en 1959.

Depuis deux ans, on savait qu'il rédigeait ses souvenirs et devait les publier chez son éditeur habituel Gallimard.

Un livre né en Asie

En fait, on savait peu de chose. Mais déjà les éditeurs étrangers, avant de connaître une ligne du texte, faisaient des offres considérables (on parla de 1.250.000 francs pour l'Amérique seulement).

Le bruit courut que l'œuvre était née au cours d'un voyage en Extrême-Orient entrepris pour raisons de santé, mais qui, de par la personnalité du voyageur et les rencontres qu'il devait faire, prenait une importance politique. Bruit qui s'avère exact, puisqu'il le précise lui-même :

«Je reprends, par ordre des médecins, cette lente pénétration, et regarde le bouleversement qui a empli ma vie sanglante et vaine, comme il a bouleversé l'Asie, avant de retrouver, au-delà de l'océan, Tokyo où j'envoyai la *Vénus de Milo*, Kyoto méconnaissable, Nara presque intacte malgré son temple incendié – retrouvées naguère après un jour d'avion – et la Chine que je n'ai pas revue. “*Jusqu'à l'horizon, l'Océan glacé, laqué, sans sillages...*” Je retrouve devant la mer la première phrase de mon premier roman, et, sur le bateau, le cadre aux dépêches où l'on afficha, il y a quarante ans, celle qui annonçait le retour de l'Asie dans l'Histoire : “*La grève générale est proclamée à Canton.*”

Une plongée dans le passé

On disait aussi que le livre plongeait ses racines dans le dernier roman publié par Malraux : «*Les Noyers de l'Altenburg*» paru en 1948. Les «*Noyers*» sont là, car...

«En face de l'inconnu, certains de nos rêves n'ont pas moins de signification que nos souvenirs. Je reprends donc ici telles scènes autrefois transformées en fiction. Souvent liées au souvenir par des liens enchevêtrés, il advient qu'elles le soient, de façon plus troublante, à l'avenir. Celle qui suit est transposée des *Noyers de l'Altenburg*, début d'un roman dont la Gestapo a détruit trop de pages pour que je les récrive. Il s'appelait *La lutte avec l'Ange*, et qu'entreprends-je d'autre ? Ce suicide est celui de mon père, ce grand-père est le mien, transfiguré sans doute par le folklore familial. [...]

Les personnages s'appellent Berger parce que ce nom est, selon sa prononciation, français ou germanique. Mais il est devenu le mien deux ans durant : des amis s'en étant servis dans la Résistance pour me désigner, il me resta. Et j'ai été appelé par les Alsaciens à commander la brigade Alsace-Lorraine, et j'ai livré les combats de Dannemarie quelques jours après la mort de ma seconde femme dans une clinique de l'avenue Alsace-Lorraine à Brive. Ma troisième femme habitait rue Alsace-Lorraine à Toulouse. J'en passe. Il y a beaucoup de rues de ce nom en France.»

Les Noyers de l'Altenburg sont aussi le premier grand chapitre de ces six cents pages qui s'ouvrent en 1965 «au large de la Crête» sur des souvenirs de 1940. Ainsi, dès la première ligne, c'est la plongée par l'immédiat dans le passé. De ce passé remontent des chefs-d'œuvre qui viennent dans l'œuvre nouvelle prêter leur titre à ses différentes parties : *La Tentation de l'Occident*, *La Voie royale*, *La Condition humaine*.

Publication intégrale posthume

On dit encore que les deux premiers lecteurs du manuscrit achevé avaient été le général de Gaulle et M. Pompidou. Qu'enfin les *Antimémoires* n'étaient qu'un premier tome d'une série qui en comprendrait quatre et ne serait publiée intégralement qu'après la mort de l'auteur. Cela aussi nous est confirmé dès la page de garde avec, en plus, le fait que la publication de certains passages d'ordre historique contenus dans ce premier volume a été différée.

Pourtant ici l'Histoire est bien servie, souvenirs de guerre, souvenirs de voyage, contacts avec des hommes politiques, avec de Gaulle, bien sûr, Léon Blum, Nehru, Mao Tsé-toung, Chou En-laï. Il est passionnant de voir se matérialiser ces rencontres.

La rencontre avec de Gaulle

Comment Malraux est-il, pour la première fois – en 1945 – entré en relations avec l'homme qui devait décider de sa carrière politique ? Par l'entremise d'un tiers...

«J'étais étonné. Pas trop : j'ai tendance à me croire utile... Je fus introduit quand l'heure sonnait : de grandes cartes d'état-major aux murs donnaient à la pièce austère une atmosphère de travail. Il me fit signe de m'asseoir à droite de son bureau.

«J'avais conservé un souvenir précis de son visage : vers 1943, Ravanel, alors chef des groupes francs, m'avait montré sa photo parachutée. En buste; nous ne savions pas même que le général de Gaulle était très grand.»

Mais laissons-lui la parole pour compléter ce portrait :

«Les Actualités m'avaient rendu familiers son aspect et même le rythme de sa parole, qui ressemble à celui de ses discours. Mais au cinéma, il parlait; je venais de rencontrer un homme qui interrogeait, et sa force prenait d'abord, pour moi, la forme de son silence.

«Il ne s'agissait pas d'un interrogatoire. Il aime la courtoisie de l'esprit. Il s'agissait d'une *distance* intérieure que je n'ai rencontrée, plus tard, que chez Mao Tsé-toung. Il portait encore l'uniforme. Mais l'éloignement des généraux de Lattre et Leclerc ne leur appartenait pas, il appartenait à leurs étoiles. Je me demandais souvent, devant tel militaire : que serait-il «dans le civil» ? Tantôt de Lattre eût été ambassadeur, et quelquefois cardinal. Dans le civil, le général de Gaulle eût été le général de Gaulle.»

Entretiens avec Nehru

C'est ainsi que devenu ministre délégué à la présidence du Conseil il est chargé «d'aller voir quelques chefs d'Etat asiatiques dont les relations avec la France n'étaient plus que de convention», et d'abord Nehru :

... «L'âge avait moins vieilli son ancien visage, qu'il ne semblait lui en avoir – à peine – donné un autre; comme il advient à beaucoup d'hommes qui ont ressemblé à leur mère, et ressemblent à leur père en vieillissant. Et dans sa voix, son attitude, apparaissait (reparaissait ?) sous l'intellectuel patricien, l'image – calme et aménité – que dans son adolescence, il s'était sans doute faite du gentleman. [...] Nehru ressemblait plus à Staline qu'à Roosevelt : mais pour lui, bien qu'il s'en défendît, le

général de Gaulle ressemblait sans doute plus à Mussolini qu'à Churchill. Pourtant, trop intelligent et trop bien informé pour croire que le général fût un chef fasciste, ou «qu'il dût être bientôt débordé par le parti de M. Soustelle», il suivait avec attention les événements de France. Il n'était intervenu ni en Indochine ni en Algérie, parce qu'il professait qu'une indépendance nationale doit être conquise sans aide étrangère. Il ne prenait pas au sérieux la IV^e République.»

Mao : la statue du commandeur

Lors du voyage de 1965 qui nous vaut ce livre, se placera la rencontre avec Mao Tsé-toung à Pékin :

«Quinze heures. Le fronton du Palais du Peuple repose sur de grosses colonnes égyptiennes, aux chapiteaux-lotus peints en rouge. Un couloir de plus de cent mètres. Au fond, à contre-soleil (dans une salle, je suppose) une vingtaine de personnes. Deux groupes symétriques. Non, il n'y a qu'un groupe, qui semble coupé en deux parce que ceux qui me font face se tiennent à distance derrière le personnage central, vraisemblablement Mao Tsé-toung. En entrant dans la salle, je distingue les visages. Je marche vers Liou Shao-shi, puisque ma lettre est adressée au président de la République. Aucun d'entre eux ne bouge.

— Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous remettre cette lettre du président de la République française, où le général de Gaulle me charge d'être son interprète auprès du président Mao Tsé-toung et de vous-même.

«Je cite la phrase qui concerne Mao en m'adressant à lui, et me trouve devant lui, la lettre remise, à l'instant où la traduction s'achève. Son accueil est à la fois cordial et curieusement familier, comme s'il allait dire : «Au diable la politique !» [...]

«Nous sommes tous assis dans des fauteuils de rotin dont les bras portent de petits linges blancs. Une salle d'attente dans une gare tropicale... Dehors, à travers les stores, l'immense soleil d'août. Je distingue maintenant Mao, à contre-jour. Le même type de visage rond, lisse, jeune, que celui du maréchal. La célèbre verrue au menton, comme

un signe bouddhique. Une sérénité d'autant plus inattendue qu'il passe pour violent. A côté de lui, le visage chevalin du président de la République. Derrière eux, une infirmière en blanc.

— Quand les pauvres sont décidés à combattre, dit-il, ils sont toujours vainqueurs des riches : voyez votre Révolution.

... «Je vais prendre congé de lui, et il me tend une main presque féminine, aux paumes roses comme si elles avaient été ébouillantées. A ma surprise, il me reconduit. La traductrice est entre nous, un peu en arrière; l'infirmière, derrière lui. Nos compagnons nous précèdent, l'ambassadeur de France avec le président de la République, qui n'a pas dit un mot. [...]

«Il marche pas après pas, raide comme s'il ne pliait pas les jambes, plus empereur de bronze que jamais dans son uniforme sombre entouré d'uniformes clairs ou blancs, [...] il a l'équilibre mal assuré de la statue du commandeur, et marche comme une figure légendaire revenue de quelque tombeau impérial.»

Avant de prendre définitivement congé, l'entretien porta sur la Russie :

«Il n'élève pas la voix mais son hostilité, lorsqu'il parle du parti communiste russe, est aussi manifeste que la haine de Chou En-laï lorsqu'il parle des Etats-Unis. Pourtant, à Lo-yang ou dans les ruelles de Pékin, les gosses, qui nous prenaient pour des Russes (ils n'ont pas vu d'autres Blancs) nous souriaient. [...]

— Ce qu'on exprime par le terme banal de révisionnisme, poursuit Mao, c'est la mort de la Révolution. Il faut faire partout ce que nous venons de faire dans l'armée. Je vous ai dit que la Révolution était aussi un sentiment. Si nous voulons en faire ce qu'en font les Russes : un sentiment du passé, tout s'écroulera. Notre Révolution ne peut pas être seulement la stabilisation d'une victoire.»

Le dialogue des souvenirs

Quarante ans environ avant ce voyage vers l'Extrême-Orient, André Malraux se rendait en Indochine chargé de mission archéologique. En 1926, il participait à la guerre civile en Chine. Aujourd'hui, le voilà revenant de cette Chine qu'il n'avait pas revue et les souvenirs refluent :

«Comme l'Asie retrouvée après trente ans dialoguait avec celle d'autrefois, tous mes souvenirs survivants dialoguent – mais peut-être n'ai-je retenu de ma vie que ses dialogues... Mais, dans cette nuit polaire, au-dessus des dernières eaux primordiales semblables à celles de l'Inde, sur lesquelles un dieu-enfant encore invisible repose, le dialogue qui m'apparaît comme le plus poignant, je ne le connais que pour l'avoir entendu. Il n'est pas directement lié à ma vie – bien que... Si je le retrouve comme le juge secret de tant de mémoire dans cette longue nuit, c'est bien parce que le dialogue de l'être humain et du supplice est plus profond que celui de l'homme et de la mort.»

Léon Blum chez de Gaulle

Mais il y a bien autre chose que ces portraits et les comptes rendus de rencontres historiques, encore que celle entre Léon Blum et le général de Gaulle à la fin de l'année 45 vaille d'être relevée :

«Pour Léon Blum, malgré son courage moral, qui était grand, la politique impliquait la conciliation. Les accords de Matignon¹ avaient été un tour de force. Il ne s'agissait pas de la conciliation superficielle qui accompagne les actions conjuguées, et que le général possède assez bien, mais d'une conciliation profonde, une sorte de conversion de l'adversaire. (Les hommes sont aisément sensibles aux arts pour lesquels ils possèdent de grands dons...) Je crois que Léon Blum accordait à la conciliation la valeur que le général de Gaulle accordait à l'inflexibilité. [...]

¹ N.D.L.R. – Les accords de Matignon ont été conclus le 7 juin 1936 entre les syndicats et le patronat. Signés après des négociations difficiles, menées par Léon Blum, le président du Conseil de l'époque, ces accords comportaient la reconnaissance du droit syndical, l'existence des contrats collectifs de travail et l'institution de délégués du personnel.

La signature de ces conventions a mis fin à une longue période d'agitation sociale pendant laquelle on vit pour la première fois en France des grèves avec l'occupation des usines par les salariés.

«Je crois que leur dialogue s'était établi sur la conscience qu'avait chacun de la qualité de l'autre, sur leur besoin commun de concevoir la politique comme un moyen de l'histoire. Mais les jeux étaient faits. Quelques jours avant les élections, le général avait suggéré à Léon Blum de lui succéder s'il était amené à se retirer. «Je ne le peux pas, avait répondu celui-ci, à cause de ma santé; et surtout je ne le veux pas, parce que je traîne trop de haines après moi...»

L'art, la vie, la mort

L'œuvre entière se déroule en longues périodes qui sont d'admirables méditations sur l'art, la vie, la mort et la torture. Une escale, une ville retrouvée : le déclin se produit. Une phrase de Gandhi et de Nehru : «La liberté doit être cherchée entre les murs des prisons» et apparaît le colonel Berger, alias André Malraux, dans la Résistance. L'escale d'Aden, et se profile le jeune homme qui, trente ans plus tôt, s'était mis en tête de retrouver le royaume de la Reine de Saba.

Mais il est vain d'essayer de vous donner une idée complète dans cette «avant-première» d'une œuvre déjà immense avant que d'être achevée puisque l'on nous en promet une suite importante mais qui sera posthume.

Vous découvrirez vous-même dans quelques semaines une aventure fascinante, une analyse passionnée, un témoignage sur la condition humaine : *Les Antimémoires*.